

5^e Année - N° 210.

Le numéro : 30 centimes

24 Octobre 1918.

LE PAYS DE FRANCE



L'aviateur W. Coppens

DE L'ARMÉE BELGE.

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

... pour la France. 15 Frs.

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20



IV

Les visites que firent Suzanne et M^{me} Barnier avaient pour but de les mettre en rapport avec les invités qu'elles rencontreraient le dimanche suivant chez les Langlois.

Ceux-ci, avant d'inaugurer leur château de Rambouillet, donnaient ce dimanche-là un dernier déjeuner à leur villa de Suresnes.

Le jour venu, dans la limousine qui les conduisait, M^{me} Barnier dit à Suzanne sur un ton expansif de confidence :

— Vous avez fait la conquête de mes fils. Ils ne jurent plus que par vous. C'est un joli succès, car ils sont l'un et l'autre très difficiles.

Tout en causant, M^{me} Barnier observait du coin de l'œil sa compagne. Ne surprenant dans la neutralité de ses traits aucune expression qu'on pût interpréter, elle se rassura. Depuis quinze jours que ses fils, Louis surtout, se mettaient en frais pour la protégée de l'usinier, on aurait pu l'excuser de perdre un peu la tête. Il n'en était rien. Tant mieux. M^{me} Barnier regrettait cependant de n'avoir pas fait la leçon à l'ingénieur. Quelle maladresse et quel déplorable effet s'il allait se montrer aussi prévenant avec sa dactylo qu'il l'était à la maison ! Ne serait-il pas bon, par prudence, de rappeler adroitement à la jeune fille l'humilité de sa condition ? Elle dit :

— Les dames et les jeunes filles que nous allons rencontrer sont très lancées, comme vous avez pu le constater. Elles suivent la mode de très près. Vous ne ressentez aucun embarras de votre mise un peu simplette ?

Suzanne jeta, à la dérobée, un coup d'œil sur la robe de soie de sa voisine et répondit :

— Aucune espèce d'embarras. Je ne rougis pas plus d'être jetée par l'infortune dans la catégorie des nouveaux pauvres que de ma situation de sténo. Je prends la vie comme elle se présente, en attendant des jours meilleurs.

M^{me} Barnier soupira :

— Votre philosophie est admirable, mais, pour réussir, il ne faut pas être pauvre.

Elle acheva dans un souffle :

— C'est bien dommage !...

Puis, sursautant :

— Déjà arrivées !... Tenez, Suzanne, un exemple : n'est-ce pas à la fortune de M. Girard, à sa soixante chevaux que nous devons en ce moment la sensation exquise de la suppression des distances !... Dans notre monde, voyez-vous, on a trop l'habitude de la fortune pour ne pas la mettre au-dessus de tout.

Les invités affluaient dans le grand et le petit salon dont tous les meubles étaient fleuris. Devant les fenêtres, des plantes vertes étaisaient leurs palmes décoratives. La salle à manger s'ouvrit à deux battants et la table parut dressée avec luxe, la verrerie de cristal rangée en bataille devant un amas de gerbes odorantes.

M^{me} Barnier se trouva placée à l'une des extrémités, ayant à sa droite M. Chauvinière, à sa gauche le fils cadet de la maison, Désiré, le joyeux Doudou. Tout au bout, bien en vue, dans un espace dégagé, en pleine lumière, Suzanne, dont l'éclatante chevelure et la peau claire resplendissaient. Puis, venaient dans l'ordre l'ingénieur, Raymonde Langlois, le capitaine aviateur et Marguerite Langlois. Le reste de la table, présidée par M. Girard, était occupé par les familles Boutin, Fouquier, un lot de jeunes filles et des personnes âgées.

Jusqu'au dessert on put entendre, à intervalles réguliers, M. Girard semer la bonne parole avec une éloquence sobre, des vues justes, bien dans la note du jour. Il semblait accomplir un apostolat patriote et se faisait écouter, car sa foi sincère était communicative.

Entre temps, à petits bruits, à petits rires, les invités bavardaient de voisin à voisin.

Voir les nos 207, 208 et 209 du *Pays de France*.

Alors commença pour M^{me} Barnier un supplice intolérable.

L'ingénieur ne semblait figurer à ce banquet que pour amuser et charmer Suzanne. Il n'avait d'attentions que pour elle seule. Il l'accaprait, habile à trouver ces jolis riens qui entretiennent et épanouissent le sourire des femmes.

Sa mère intervint en essayant de généraliser la conversation, mais l'imagination n'était pas son fait et chaque fois qu'elle essaya d'imposer un sujet de son cru, sa trouvaille fit long feu. Louis, au contraire, puisait dans les ressources de son esprit les éléments d'un intérêt toujours nouveau et les demoiselles Langlois, que ce manège intriguait, lui apportaient la complicité de leur attention. Lucien, placé entre les deux sœurs, fit des prodiges pour les intéresser simultanément. Il dut y renoncer. On ne vient pas facilement à bout de deux résistances. Mais il pouvait atténuer le mauvais effet de moitié. Il le tenta et réussit. Il possédait au suprême degré l'esprit gouailleur, critique et sémissant du paresseux intelligent qui a passé ses années d'études à se distraire et sa conversation étincelait comme un feu d'artifice. Marguerite fut mise en gaieté tout de suite par un joli mot, puis captivée définitivement, et la sérieuse Raymonde continua seule à observer



de son regard froid l'idylle que l'ingénieur ébauchait sous l'œil courroucé de sa mère.

Quant à Suzanne, surprise et contrariée à la fois de l'attitude si différente de sa voisine à son égard, elle se retranchait derrière son habitude et impeccable réserve. Quand les yeux terrifiants de la mère de Louis obliquaient de son côté, elle se montrait pleine de candeur. Elle tournait vers l'exaspérée son pur regard avec l'air de lui dire : Vous le voyez, vous le constatez, je ne suis ni coquette ni coupable. J'écoute et c'est tout. Je ne puis pourtant pas imposer silence à un voisin de table dont les propos sont irréprochables !...

Au dessert, presque tout le monde se mit à parler à la fois. Les vieux instincts, excités par la chaleur des vins, reprenaient le dessus et, pour se faire entendre, les femmes élevaient leur diaconie.

M. Chauvinière qui, plusieurs fois, mais en vain, avait essayé de lier avec M^{me} Barnier une conversation suivie, finit par lui dire :

— On doit laisser la jeunesse se distraire à sa guise.

Et Doudou, esclave d'un appétit si robuste

qu'il n'avait pas pris le temps de parler, lui fournit un renseignement qu'il jugea opportun :

— C'est M. Girard, déclara-t-il, qui a distribué les places.

Le café pris au salon, les invités se répandirent dans le parc très boisé.

Suzanne se laissa entraîner par Raymonde et Marguerite vers une tonnelle ombreuse élevée à hauteur d'appui contre le mur de clôture.

Les lointains verdoyants éaltaient leur poésie agreste sous un soleil de feu et ce coin d'ombre paraissait exquis devant cette fournaise.

M. Girard et les deux frères Barnier pénétrèrent à leur tour dans la verte retraite. Raymonde, aussitôt, d'un élan spontané, s'approcha de l'usinier qu'elle accapara. Elle agissait de la sorte à chaque occasion. Elle portait une jupe sensiblement plus longue que celle de sa sœur cadette et son décolleté était insignifiant.

Suzanne se retrouva de nouveau, par la force des choses, sous le regard charmé de Louis Barnier. Jusqu'à cette heure elle s'était montrée sensible à l'attention de plus en plus marquée du jeune homme. Il ne lui déplaçait pas. Mais aujourd'hui l'attitude imprévue de la mère lui donnait à réfléchir. Si Louis Barnier tenait réellement à elle, il était temps qu'il s'occupât des suites qu'il comptait donner à ses avances. Elle garda donc la même simplicité confiante qu'aux soirées habituelles et qu'au déjeuner.

Une heure s'écoula dans une cordiale familiarité du meilleur aloi, puis une voix appela M. Girard et M^{me} Langlois vint chercher ses filles.

— Attendez-nous une minute, Suzanne, imploia Raymonde.

Doudou s'était envolé. Quant au capitaine aviateur, rien ne l'eût détaché de Marguerite.

Suzanne se trouva en tête à tête avec Louis Barnier.

Celui-ci trahit aussitôt sa satisfaction ému. Son attitude demeurait respectueuse, mais son regard s'était adouci, sa bouche tremblait. On pouvait redouter qu'il ne se laissât aller prématûrement à des paroles de tendresse.

Il murmura avec une ferveur contenue :

— Quelle heure exquise !... On la voudrait sans fin !... Un même attrait charme les êtres qui sont faits pour s'entendre !...

Suzanne se retourna vers lui lentement : les yeux bien ouverts et sans froideur, mais avec une fermeté voulue, elle dit :

— Voulez-vous me faire plaisir, monsieur Barnier ? Eh bien ! laissez-moi seule.

Comme l'ingénieur esquissait un geste de protestation et de prière :

— Je vous en prie, ajouta-t-elle.

Il obéit. Son pas lent s'éloigna le long du sentier en pente, puis se perdit.

Alors Suzanne murmura, pour la satisfaction d'une morale austère qu'elle tenait par atavisme d'une pure lignée bourgeoise :

— Je n'aime pas le romanesque. Je ne brûle pas les étapes. Si M. Barnier tient à moi, qu'il en parle d'abord à sa mère.

Puis, satisfaite, elle sourit au paysage.

Une galopade effrénée la fit sursauter.

C'était cet écervelé de Doudou.

— Vous êtes seule ? Ah ! tant mieux.

Il s'assit, croisa les jambes.

— Je ne m'en fais pas parce que je suis de la classe, mais j'ai l'œil. Tenez, je vais vous confier un secret. Ma grande sœur a un faible pour M. Girard. C'est pour lui plaire qu'elle se prive de porter une robe courte, de se décolletter et de folâtrer comme Marguerite. Elle met en pratique tout ce qu'il dit, se montre réfléchie, loue le travail, l'activité, les restrictions, que sais-je encore ?... Eh bien ! malgré tout le mal qu'elle se donne, ce n'est pas elle qui aura les quinze ou vingt millions de l'usinier.

Il prit un air inspiré :

— A M. Girard il faudrait une femme comme vous parce que vos qualités sont sincères.

Puis, madré :

— Peut-être préferez-vous un mari dans le genre de Louis Barnier. Mes sœurs prétendent qu'il est amoureux fou de vous !... Dame ! à déjeuner, pour vous les roses !...

Mais des pas se firent entendre.

C'était M. Girard qui venait chercher Suzanne. M^{me} Barnier, en proie à une crise de migraine affreuse, demandait à rentrer.

(A suivre.)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE du 10 au 17 Octobre



A réponse faite, le 8 octobre, par le président Wilson à la demande d'armistice du gouvernement allemand a provoqué de la part de ce dernier, le 12, une déclaration dont l'ambiguïté a amené le président des Etats-Unis à formuler dans une nouvelle communication, le 14, les conditions auxquelles sont subordonnées la conclusion d'un armistice et l'ouverture subséquente de pourparlers de paix. On peut résumer ainsi ces conditions : cessation de la guerre sous-marine, des ravages en pays envahis et de toutes autres pratiques de guerre illégales et inhumaines ; évacuation sans conditions des territoires occupés ; acceptation de toutes mesures propres à conserver pendant l'armistice aux alliés la supériorité militaire ; constitution en Allemagne d'un gouvernement représentant réellement la nation. Quant à l'armistice lui-même, il serait accordé, s'il y a lieu, par le généralissime des alliés.

La rapidité de l'avance en Flandre des armées anglo-franco-belges les a obligées à marquer un léger temps d'arrêt, qui leur servit à préparer la reprise de l'offensive dans des conditions capables d'en assurer de nouveau le succès. La première phase, ouverte le 28 septembre, avait duré jusqu'au 4 octobre. Entre cette date et le 14, on n'eut à signaler aucune action importante. Ces quelques jours furent employés par les alliés à couvrir le territoire reconquis de routes et de voies ferrées qui les tenaient en communication avec leurs bases principales et par lesquelles affluèrent les renforts et les munitions qui leur étaient nécessaires pour recommencer la bataille. La reprise des opérations s'effectua, le 14 au matin, sans préparation d'artillerie et sans le concours de tanks. Ce jour-là tombait l'anniversaire de la victoire d'Iéna, et c'est par des victoires que les alliés, eux aussi, le marquèrent. Les troupes françaises enlevèrent Roulers tandis que Belges et Britanniques, de leur côté, progressaient largement. De victoire en victoire, le 15 octobre, le front, partant de Dixmude, était porté par les Belges aux abords du bois de Unendaele et de Thourout ; par les Français, aux abords de Lichterwelde et au delà de la voie Roulers-Lichterwelde ; par les Belges, à Len-delede. Les Anglais avaient progressé jusqu'aux abords de Courtrai : ils avaient enlevé Menin et Wervicq, où ils avaient pris pied sur la rive droite de la Lys. Dans ces deux journées, les alliés avaient fait plus de 12.000 prisonniers et pris plus de cent canons.

Le 16, les Belges franchissent l'Yser en aval de Dixmude jusqu'à Shoorbeke, et les Anglais la Lys, en amont de Menin, poussant à plusieurs kilomètres sur la rive droite. Les Belges prenaient Thourout, les Français Lichterwelde et Ardoye ; les Anglais pénétraient dans Courtrai.

Enfin la marine avait prêté aux troupes un concours efficace.

Les Britanniques ont poursuivi, du 10 au 17, dans leurs secteurs, les opérations tendant au débordement par le sud de la région de Lille, que l'offensive menée par le roi Albert réalisait par le nord. Sur tout leur front, d'ailleurs, leur avance a été ininterrompue malgré des contre-attaques parfois violentes. Le 10, entre la Scarpe et Lens, ils étaient à l'ouest de la ligne Vitry-en-Artois-Izel-les-Esquerchin-Rouvroy. Au sud, ils atteignaient la ligne générale de la Selle depuis Saint-Souplet jusqu'à Solesmes et s'emparaient du Cateau : ils constataient une forte résistance de l'ennemi sur la ligne de la Selle. D'autre part, ils avaient poussé assez loin au delà de Bohain. Douai, Denain et Valenciennes étaient menacés.

Citons, dans leur ordre chronologique, quelques faits des jours suivants : le 11, des Américains, joints à l'armée britannique, prenaient Vaux, Andigny, Saint-Souplet. Les Anglais passaient la Selle au nord du Cateau. A l'ouest du canal de l'Escaut, Fressies était pris. Enfin, l'ennemi était chassé des points qu'il occupait encore dans la partie nord de la ligne Drocourt-Quéant entre la Scarpe et Quiéry-la-Motte. Le 12, à l'est de Lens, Hénin-Liétard rentrait dans nos lignes ; on marquait de nouveaux progrès dans le secteur de la Selle. Le 13, les Anglais atteignaient les faubourgs de Douai et, au nord-ouest de Douai, ils approchaient de la ligne du canal de la Haute-Deule entre Douai et Vendin-le-Viel. Ce canal, le 15, est traversé des deux côtés de Pont-à-Vendin, tandis que Esterel, Meurchin et Bauvin sont pris par nos alliés. Ce même jour, les Anglais annonçaient des progrès dans le voisinage d'Haubourdin, qui est à 4 kilomètres à l'ouest de Lille, sur le canal de Douai.

Sur le front français, les succès de nos vaillantes troupes n'ont pas été moins éclatants. A l'est de Saint-Quentin, au soir du 10 octobre, notre ligne, partant de l'est de Bohain, était jalonnée par Feulaine, Neuville, et

Regny, Châtillon-sur-Oise, Thenelles et Servais, au sud de l'Oise. Au Chemin des Dames les Allemands se repliaient au delà du canal de l'Oise et nous leur enlevions des localités. A l'est, nous étions au nord de Berry-au-Bac. En Champagne, les Boches battaient en retraite sur l'Aisne, que nous avions franchie en face des Termes ; nous touchions Grandpré. Le 11, les Italiens occupaient le Chemin des Dames jusqu'à Cerny-en-Laonnois. En Champagne, devant nos attaques incessantes, l'ennemi abandonne toutes ses positions, au nord de la Suippe et de l'Aisne, sur un front de 60 kilomètres.

Le 12, nos troupes entraient à Vouziers. Ce jour-là, la 4^e armée achevait, après dix-sept jours de combats, de libérer la boucle de l'Aisne en réoccupant trente-six localités, où étaient délivrés plusieurs milliers de civils. Cette seule armée avait fait, depuis le début de l'offensive de Champagne, 21.567 prisonniers dont 500 officiers, capturé plus de 600 canons, 3.500 mitrailleuses et quantité d'autres engins. Nous occupions Asfeld, au delà de la Retourne ; nous avions franchi l'Aisne à Guignicourt et à Neufchâtel ; enfin nous bordions l'Ailette au nord de Craonne. Plus à l'ouest nous occupions des localités jusqu'à 4 kilomètres de Laon, qui était pris le 13 par nos troupes, et où 10.000 civils étaient délivrés. Le 13 également nous prenions la Fère et nous avancions au delà, jusqu'à la Serre, tandis que se poursuivait l'occupation du massif de Saint-Gobain. Notre ligne, le soir de ce jour-là, passait par Couvron-et-Aumencourt. Vivaise. Aulnois-sous-Laon, Marchais, abords du camp de Sissonne, la Malmaison. Villers-devant-Thour, et rejoignait à Aire le canal de l'Aisne. Le 14, Sissonne était enlevé et notre ligne générale portée en avant.

Le 15 octobre on signale dans les différents secteurs du front de nouveaux progrès au cours desquels, comme d'ailleurs les jours précédents, se grossit le nombre des prisonniers. Nous tenons la rive sud de la Serre jusqu'à Pouilly qui est à nous. A l'ouest de Grandpré, nous tenons la route de Vouziers. Entre Oise et Aisne nous prenons, le 16, Notre-Dame-de-Liesse et, entre Vouziers et la Meuse, le village de Talmay.

Les Américains annonçaient, le 10, qu'ils avaient fini de chasser l'ennemi de la forêt d'Argonne et qu'ils étaient, à leur droite, devant Grandpré. Le 12 et jours suivants, ils poursuivaient, avec un succès constant, leurs opérations sur les deux rives de la Meuse. Ils se battaient, le 12, dans le bois des Caures. Le 14, ils dépassaient Cunel et Romagne ; le 15, sur la rive droite, ils s'emparaient de la cote 299 qui

avait changé trois fois de mains. Le 16, ils s'emparaient de Champigneulles et, à l'est de la Meuse, de presque tout le bois de la Grande-Montagne.

NOTRE COUVERTURE

L'AVIATEUR W. COPPENS

DE L'ARMÉE BELGE

Fils du peintre bien connu, Willy Coppens est né, le 6 juillet 1892, à Watermael, près de Bruxelles. Milicien en 1912 dans un régiment de grenadiers, il est rappelé au début de la guerre. En octobre 1915, il passe dans l'aviation ; deux mois après, il obtient en Angleterre son brevet civil, puis il était envoyé à l'école militaire belge d'aviation d'Etampes.

Au mois de janvier 1917, il part au front dans une escadrille de reconnaissance et de bombardement. Il se fait aussitôt remarquer par ses qualités de pilote, sang-froid et vitesse, et on le verse dans une escadrille de chasse le 15 juillet de la même année.

Le 18 février 1918, il survole Bruxelles au ras des toits ; il va dire bonjour à ses parents qui l'ont reconnu.

Le 25 avril, il descend son premier Boche ; le 8 mai, son premier drachen ; il se spécialise aussitôt dans la chasse aux « saucisses » boches et, le 5 octobre, il remportait sa trente-cinquième victoire, ayant le record des ballons abattus sur tous les fronts.

M. Clemenceau lui remettait, au mois de septembre dernier, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Willy Coppens est officier de l'ordre de Léopold, officier de l'ordre de la Couronne ; il a les croix de guerre belge, française et anglaise. Il est titulaire de vingt citations à l'ordre de l'armée.

Les aéro-clubs de France et d'Amérique lui ont décerné leur médaille d'or.

L'OFFENSIVE DES ALLIÉS⁽¹⁾

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major.

La conquête de la Palestine et de la Syrie

Dès l'entrée en guerre de la Turquie, l'Allemagne fit annoncer à grand bruit que l'Egypte allait être envahie...

Sans doute, il y avait un intérêt capital pour l'ennemi de pénétrer en Egypte ou tout au moins d'aborder le canal de Suez. C'était bien le seul but même de l'expédition annoncée : occuper le canal ou le détruire pour arrêter le trafic et le passage des bateaux anglais.

Le gouvernement anglais avait compris le danger et, dès 1916, il avait formé une armée dite « armée d'Egypte », dont les camps couvraient les abords de la vallée du Nil, depuis le Caire jusqu'à Alexandrie et jusqu'à Ismaïlia, sur le canal, protégé par des tranchées vers l'est sur près de 100 kilomètres et à 20 kilomètres de distance.

Les camps de protection s'établissaient : les uns vers Romani et Katia, au nord, les autres vers Ismaïlia et El-Kantara, au sud ; on les réunissait par une voie ferrée, on les approvisionnait d'eau potable en canalisant l'eau du Nil qu'on amenait par d'énormes conduites jusqu'au centre même des cantonnements.

Les Turcs avaient rassemblé une armée d'environ 18 à 20.000 hommes aux environs d'El-Arich ; trompés par l'Allemagne qui leur promettait secours, appui, renforts prochains, ils entrèrent en campagne en avril 1916 et s'engagèrent en trois colonnes pour aborder les points de Romani et Katia et arriver au canal. Leur marche était pénible dans le désert ; enfin, après bien des arrêts, l'armée turque entama l'action le 3 août, dans la nuit du 3 au 4 ; elle vint se briser sur les fils de fer des camps britanniques et fut écrasée par l'artillerie qui prit de flanc et même de revers certains éléments des colonnes. L'armée turque recula en désordre ; si la poursuite avait été immédiate, il ne serait rien resté de cette armée en déroute ; mais s'engager dans un pareil pays sans assurer ses ravitaillements en vivres et en eau, c'eût été une grosse imprudence.

La bataille de Romani marquait la fin du rêve allemand : l'envahissement de l'Egypte n'était plus à espérer !

Le danger pour les Britanniques était donc passé ; il s'agissait maintenant d'en empêcher le renouvellement ; le gouvernement anglais résolut de former un corps expéditionnaire pour pénétrer en Palestine, refouler les Turcs et s'emparer de la contrée entre la Méditerranée et la mer Morte.

Le corps expéditionnaire fut placé sous les ordres du général Allenby ; il était formé de contingents anglais, indiens, néo-zélandais, australiens ; des détachements français et italiens y furent incorporés.

Le grave problème à résoudre était de transporter ce corps à travers le désert d'El-Arich et d'arriver en Palestine. Toutes les précautions pour la réussite d'une pareille campagne furent employées ; on songea d'abord à la question primordiale de l'eau. Des conduites en ciment amenèrent, au fur et à mesure de l'avance des troupes, le précieux liquide jusqu'aux cantonnements ; des voitures chenilles transportèrent à travers les sables les approvisionnements, et les hommes furent munis de patins grillagés pour recouvrir leurs souliers. Le corps expéditionnaire était protégé du côté de la mer par la marine anglaise qui battait la côte. On gagna ainsi Gaza et El-Audja, têtes de voies ferrées ; on entrait en Palestine.

A la mer de sable allait succéder un pays montagneux, à collines dénudées, couvertes de maigres bois de pins, de bétouin, d'oliviers ; c'était un autre genre de désert.

Sur une largeur de près de 100 kilomètres, entre la Méditerranée d'une part, la mer Morte de l'autre, la contrée présente un affreux aspect de désolation ; pas de ressources, peu d'eau, climat torride, terrains tourmentés. La hauteur moyenne des collines atteint 800 mètres, mais elles plongent vers l'est dans un fossé profond, le Jourdain, qui réunit les lacs de Tibériade et la mer Morte, tous deux à 150 et 400 mètres au-dessous du niveau des océans ; plus à l'est, c'est le grand désert de sable et les steppes d'Arabie. A l'automne 1917, le corps expéditionnaire avait une base solide en avant de Gaza, on allait entreprendre la marche sur les plateaux. Le but poursuivi était la prise de Jérusalem.

Le 14 novembre, les colonnes sont en marche ; tout a été prévu et calculé ; celle de gauche longe la mer et doit atteindre Jaffa où la flotte anglaise lui fournira son appui ; celle du centre gravit le chemin de Tel-el-Hessu ; la troisième aborde, à droite, la crête d'Hébron.

Le plan magistral du général Allenby consiste à gagner, par la gauche, du terrain en bordure de la mer, puis à se rabattre vers l'est pour l'encerclement de Jérusalem. Il réussit complètement.

La gauche pousse, le 17 novembre, sur Jaffa où les Néo-Zélandais entrent dans la ville abandonnée par les Turcs ; le mouvement se continue en direction de Naplouse, faisant un grand arc de cercle au nord et nord-ouest de Jérusalem. On coupait ainsi la retraite aux Turcs à qui il ne

restait qu'une seule route praticable, celle de Jéricho ; mais ils étaient alors rejetés sur le Jourdain et vers l'est dans les steppes de sable où court la grande voie ferrée de Damas au Hedjaz.

La colonne de droite glisse du plateau d'Hébron sur Bethléem et arrive vers Jéricho le 26 novembre. Le 1^{er} décembre, elle tenait le défilé. Jérusalem était encerclée. Le 3 décembre, la colonne de gauche s'est rabattue sur la route de Naplouse, l'ennemi est pris dans un cercle, il capitule ; le général Allenby entre à Jérusalem le 11 décembre 1918.

En décrivant cette courte campagne qui devait délivrer les Lieux-Saints du joug turc, on retrouve à chaque endroit les villes et les villages où tout le monde chrétien a si souvent suivi, depuis la naissance du Christ, les bouleversements de la chrétienté : les noms de Hébron, Jéricho, Jérusalem emplissent nos coeurs de respectueuse tristesse. Les Lieux-Saints qui, pendant deux mille ans, ont appartenu à l'infidèle devaient être enfin délivrés en 1918.

Le corps expéditionnaire de Palestine songea de suite à assurer sa conquête ; malgré de nombreuses contre-attaques turques (26 décembre), le général Allenby décida d'employer le reste de l'hiver à occuper la ligne de Jaffa à Bireh et au Jourdain ; il était puissamment aidé du reste par les opérations militaires qui se passaient dans la plaine sur la voie ferrée de Damas. Là, en effet, des forces arabes sérieuses, sous le commandement du roi du Hedjaz, l'émir Husseim, avaient abordé le front de Djireh et arrivaient à 20 kilomètres de Ma'an ; elles coupaien la voie de Médine, détruisaient le pont en pierre de six arches, près de Jouf, et assuraient ainsi une complète sécurité au flanc droit des Britanniques.

La saison des pluies arrivait en janvier ; la campagne dut être interrompue ; mais, vers le 19 février, la progression vers Naplouse est reprise ; on avance à 30 kilomètres au nord de Jérusalem, on occupe le piton montagneux d'El-Azour, on tient les défilés du Jourdain.

Le 10 avril, les corps turcs rentrent en ligne et attaquent l'aile gauche du général Allenby : repoussés, ils sont rejettés sur le Jourdain et obligés d'abandonner toute la partie centrale. Une attaque convergente des détachements alliés se déclenche alors sur le plateau de Naplouse ; la cavalerie des alliés, toujours en tête et précédant les colonnes, arrive jusqu'à El-Salt qu'on occupe. L'ennemi est bien rejeté vers le nord.

Cependant l'été arrivait et les grosses chaleurs allaient empêcher toute opération. Les troupes turques cherchaient à se reformer ; elles arrivèrent à constituer deux armées : la 7^e et la 8^e armées, commandées par Mustapha Kemel pacha et Djavid pacha. Elles pouvaient compter chacune 32.000 hommes, 120 canons et 200 mitrailleuses. C'était donc une force d'environ 60.000 combattants que le corps expéditionnaire avait devant lui.

Le mercredi 18 septembre, dans la nuit, les colonnes du général Allenby s'ébranlent entre la mer et le Jourdain ; même plan que précédemment : la colonne de gauche suit la mer avec comme objectif Caïffa et Saint-Jean-d'Acre ; celle de droite, les passages et défilés du Jourdain pour fermer toute issue aux Turcs vers l'est. Le centre marche sur la chaussée de Naplouse à Tul-Keram.

Le 19 septembre, la réunion des deux colonnes de gauche s'opère sur la voie ferrée devant Tul-Keram ; on repousse l'ennemi vers Nazareth ; en même temps la colonne de droite forçait son allure et se dirigeait par ses têtes d'avant-garde sur Deraat.

A l'est, les troupes du roi du Hedjaz appuyaient la manœuvre et atteignaient Deraat le 20. L'ennemi était enveloppé ; les passages du Jourdain, à Jisr-el-Damir, étaient occupés le 22.

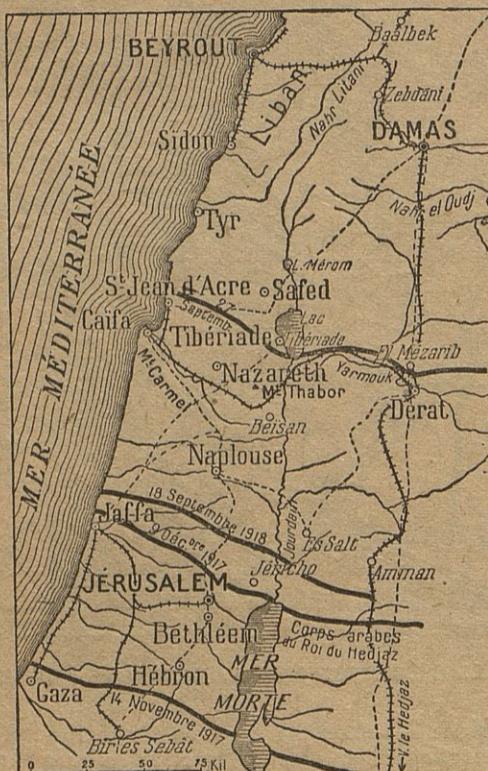
Les 7^e et 8^e armées turques étaient détruites ; virtuellement elles avaient cessé d'exister. A 8 heures du soir, le 22 septembre, on comptait 35.000 prisonniers, 260 canons pris à l'ennemi ; ce chiffre allait être porté à plus de 50.000 les jours suivants, et 325 canons.

Le 24 septembre, la colonne de gauche entrait à Saint-Jean-d'Acre ; les troupes du roi du Hedjaz étaient à Ma'an ; la poursuite se continuait sans relâche par la cavalerie.

Le 25 septembre, l'ennemi était acculé au lac de Tibériade. Le 27, la cavalerie légère australienne se frayait un passage au sud de Jisr et, dans la matinée du 28, elle chasse l'ennemi de ses positions du Jourdain ; enfin, dans la soirée, cette cavalerie, faisant sa jonction avec l'armée du roi Husseim, enveloppait les débris des corps ennemis.

Le désastre turc était sans précédent ; l'armée ottomane ne pouvait du reste envoyer de secours, vu l'éloignement du théâtre des opérations.

Poursuivant son succès, le général Allenby entrait en Syrie ; le 1^{er} octobre, ses troupes occupaient Damas et rejetaient les débris de l'armée turque à 33 kilomètres au nord-est de la ville. En même temps une escadre française pénétrait dans le port de Beyrouth et prenait possession de la ville aux acclamations de la population syrienne. La Turquie, quelques jours après, demandait la paix au président Wilson.

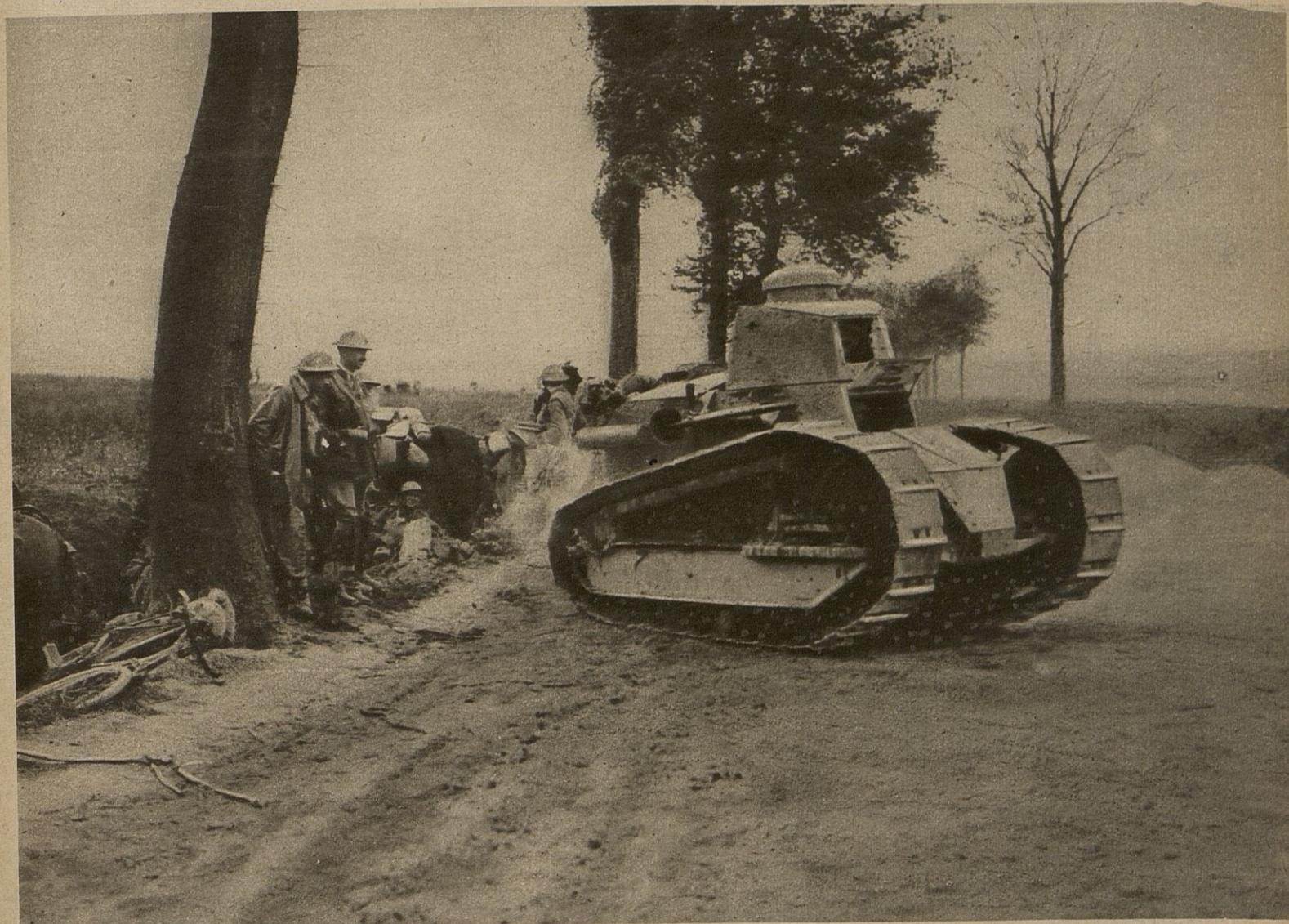


(1) Voir les numéros 184, 185, 186, 187, 191, 192, 193, 200, 201, 202, 204, 205, 208 et 209 du *Pays de France*.

LES CANADIENS A LA PRISE DE CAMBRAI



Entre tous les corps de l'armée britannique, les Canadiens se font remarquer depuis le début de la campagne par leur intrépidité. Nous en voyons ici un détachement qui, pendant la bataille autour de Cambrai, progressait d'une position à l'autre en terrain découvert sous un violent tir de barrage. Avec les Canadiens, des Anglais du Lancashire prenaient part aux opérations qui furent couronnées d'un si brillant succès.



Les Canadiens, qui ont coopéré dans une large mesure à la délivrance de Cambrai, ont aussi travaillé énergiquement à nettoyer le pays au delà de la ville. Depuis les simples soldats jusqu'aux plus hauts gradés, tous ont payé bravement de leur personne. Voici un général de brigade canadien se disposant à partir en reconnaissance dans ce tank, qui, en traversant les lignes abandonnées par l'ennemi, fut violemment mitraillé mais put regagner sa base.

LES BRITANNIQUES DANS LA BATAILLE DU CAMBRÉSIS



La prise de Cambrai par l'armée britannique est un des événements les plus considérables de la guerre ; il n'a été obtenu qu'au prix d'efforts puissants et longtemps répétés, car les Allemands ont bien fait tout ce qui était en leur pouvoir pour conserver le plus longtemps possible la ville dont ils avaient fait une forteresse. Cette photographie nous montre, aux environs de Cambrai, des détachements d'infanterie se rassemblant pour se porter en avant.



Ici, l'artillerie britannique défie sur la route, allant prendre position dans la bataille. Au premier plan, on voit quelques blessés anglais et allemands sur des civières, attendant leur transport à l'arrière. Auprès, des prisonniers boches regardent, non sans dépit, passer les Britanniques, mais ils aiment mieux être là que de l'autre côté des lignes, dans le désarroi de la retraite précipitée de leurs camarades sous les obus dont les couvrent les Anglais.

LA PREMIÈRE PHOTOGRAPHIE PRISE A CAMBRAI APRÈS LA LIBÉRATION



Cette photographie est la première qui fut prise dans Cambrai au moment de l'entrée des Britanniques dans la ville qu'ils trouvaient, au moins en apparence, en assez bon état. Mais, quelques heures après, on commençait à entendre dans différents quartiers les explosions de nombreuses mines incendiaires à retardement que les barbares avaient dissimulées un peu partout avant de s'en aller et qui ne tardèrent pas à détruire les quartiers les plus intéressants. La cathédrale Notre-Dame, que voici, paraissait à ce moment intacte, mais l'explosion de mines placées à l'intérieur y causa bientôt d'importants dégâts. On voit, à côté, le nouvel Hôtel des Postes, ancien palais archiépiscopal, dont la transformation était à peine achevée au début de la guerre, et qui a été détruit par une mine avant même d'être inauguré.

LES FANIONS DU PAYS DE FRANCE"

Femmes françaises brodez des fanions pour les Escadrilles américaines

Les descendants de Washington apportent aux petits-enfants de La Fayette leur appui formidable dans le grand conflit qui déchire le monde. La France leur en sera éternellement reconnaissante.

Mais, à ces soldats venus de si loin, ne convient-il pas de laisser un souvenir de notre amitié, de notre profonde gratitude ?

Au lieu de donner de simples et banals cadeaux, le PAYS DE FRANCE demande aux Françaises qui tiendront à honneur de s'associer à son entreprise de broder des fanions qui seront offerts aux aviateurs américains.

Ces fanions planant dans l'azur, au-dessus des champs de bataille où combattent et meurent pour notre liberté, pour la liberté du monde, les enfants de l'Amérique, seront comme une preuve toujours présente de la sollicitude française. Et bientôt, lorsque l'Allemand terrassé demandera grâce, quand nos amis pourront rejoindre les êtres chers laissés au delà de l'Océan, ces fanions les suivront comme un souvenir, souvenir des jours terribles, des jours glorieux, souvenir du ciel de la douce France.

A l'œuvre donc, femmes françaises, à l'œuvre pour nos amis !

Un Comité d'honneur a été constitué par nous pour patronner l'œuvre que nous entreprenons ; les personnalités éminentes qui ont accepté d'en faire partie seront pour elle un gage certain de succès. Ce Comité est composé de :

M^{me} BARTHOU.
DUMESNIL.
Paul DESCHANEL.
la maréchale FOCH.
la maréchale JOFFRE.
Raymond Poincaré.
PÉROUSE.

M^{me} BALDWIN.
BROWN.
CHANDLER.
DURVEA.
FOLKS.
LATHROP.
SHARP.

Qu'à la suite de ce Comité, dans chaque ville, dans chaque quartier, les groupements féminins déjà existants (œuvres, sociétés, associations, syndicats professionnels, écoles, unions, etc.), apportent leur concours ; que chacun d'eux se charge de broder une oriflamme.

Que les amies du *Pays de France* qui ne font partie d'aucun groupement se réunissent à quelques-unes pour confectionner ces fanions. Que toutes celles qui veulent se mettre à l'œuvre fassent parvenir de suite leur adhésion au *Pays de France*. Le joli geste auquel nous leur demandons de s'associer ne les engage qu'à consacrer quelques-unes de leurs heures de loisir à donner une forme matérielle à leurs sympathies ; quelques centimètres d'étoffe, quelques écheveaux de soies aux vives couleurs y suffiront. L'adroit travail et le bon goût des Françaises constitueront l'essentiel de l'effort à fournir.

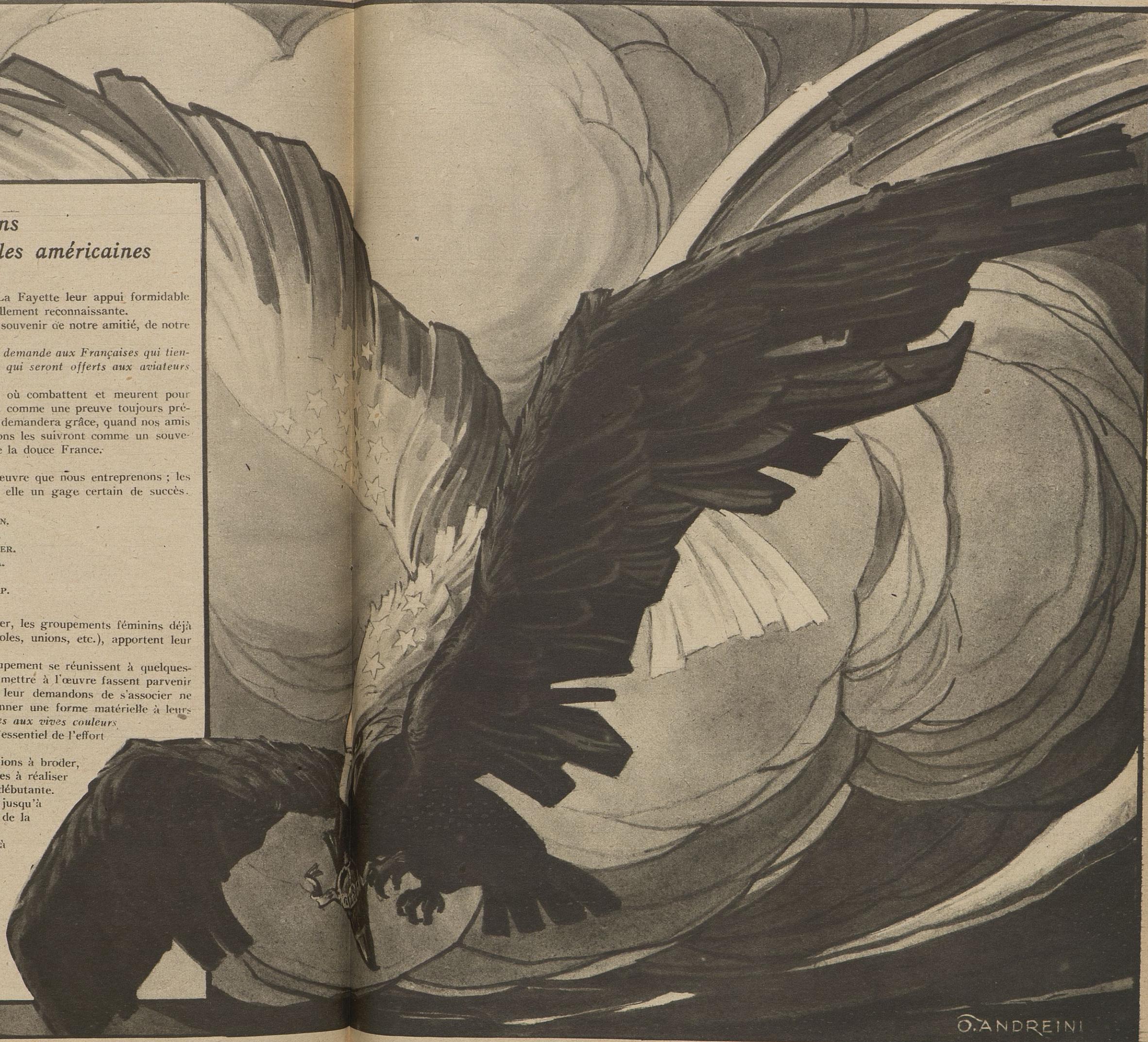
Nous publierons, dans notre prochain numéro, des modèles de fanions à broder, avec tous les détails relatifs à leur exécution. Ils seront simples et faciles à réaliser par toutes les femmes, depuis la plus habile brodeuse jusqu'à la modeste débutante.

Afin que la reconnaissance américaine puisse aller directement jusqu'à celles qui auront été à la peine, chaque fanion devra porter l'indication de la société, du groupe qui se sera chargé de l'exécuter.

Nous espérons qu'un grand nombre de nos lectrices répondra à notre appel et que, grâce à elles, grâce à leur patriotique empressement et à l'habileté de leurs doigts de fées, nombreux seront les fanions du *Pays de France* qui prendront leur vol aux côtés des aviateurs américains !

LE PAYS DE FRANCE.

Adresser toutes les communications et demandes de renseignements relatives aux fanions brodés pour les escadrilles américaines au PAYS DE FRANCE, 6, boulevard Poissonnière, Paris.
(VOIR A LA PAGE III DES ANNONCES LE BULLETIN D'ADHÉSION.)



DANS DIXMUDE REPRIS PAR LES BELGES



Une rue de Dixmude après la reprise par les Belges.



Dans le médaillon, des soldats belges qui prirent la ville.



Le 28 septembre, la brave armée belge, une armée française et l'armée britannique Plumer entraient, sous le commandement du roi Albert, dans la bataille qui déjà embrasait le front jusqu'à la Meuse. Dixmude fut une des premières localités que les Belges arrachèrent aux Allemands. Mais, après plusieurs heures de lutte acharnée, il ne restait, comme en témoignent ces photographies, absolument rien de la ville dont le nom évoque de si glorieux souvenirs.

LA VENDANGE EN CHAMPAGNE SOUS LES OBUS ALLEMANDS



Nos soldats ont pu voir, il y a quelques jours, ce tableau peu banal, à Verzenay, en Champagne, alors que la bataille sévissait dans la région de Moronvilliers. Il y a là, le long d'une route qui à ce moment était camouflée, une vigne dont la guerre n'avait pas empêché les raisins de mûrir ; et une brave vigneronne du pays faisait consciencieusement sa vendange sans se soucier des obus qui éclataient tout près d'elle, autour d'une de nos pièces que l'ennemi contrebattait avec fureur. Peut-on donner un plus saisissant exemple de la bravoure de nos populations qui, à quelques pas des lignes allemandes, continuaient à travailler la terre de France ?

LA LIBÉRATION D'ARMENTIÈRES ET DE LAON



L'Hôtel de Ville d'Armentières avait reçu son contingent de mines ; aussi, comme on le voit, il n'en reste rien. C'était un beau monument du 17^e siècle.



L'église d'Armentières, du moment que les barbares pouvaient l'atteindre, était vouée à la destruction. En effet, leurs mines l'ont réduite à l'état de ruines.



L'église Saint-Martin, à Laon, avec ses deux tours du 13^e siècle ; on y conservait des pièces archéologiques intéressantes ; elle a d'ailleurs peu souffert.



Des habitants de Laon échangent joyeusement leurs impressions sur la place du Théâtre, dépouillée par les Allemands de la statue qui la décorait.



Après d'héroïques efforts l'armée Mangin nous a rendu Laon le 13 octobre. Nos troupes y ont délivré 10.000 civils, dont 4.000 réfugiés des environs. Les habitants accueillirent nos soldats avec un enthousiasme indescriptible. Le général Mangin fut porté en triomphe. Les Boches n'avaient pas eu le temps de détruire Laon. Ces photographies montrent : à gauche, la rue Saint-Martin où était le « foyer du soldat » allemand ; à droite, la rue Châtelaine.



ECHOS

L'AUGMENTATION DE LA RAGE

La rage canine a sensiblement augmenté en France durant la guerre. Elle a plus que doublé comme proportion de cas.

Cela tient à ce que, par suite de la guerre, il y a eu beaucoup de chiens errants et abandonnés dans le Nord : ils ont reflué vers le centre et l'ouest ; beaucoup ont suivi les réfugiés. D'autres sont restés en arrière des tranchées où la police n'a pas été organisée ; sans doute, elle avait trop d'autres besognes à faire.

Il faut ajouter que, de façon générale, la police des chiens s'est beaucoup relâchée partout, faute de personnel. La rage est donc devenue plus fréquente et plus virulente aussi.

La période d'incubation s'est révélée plus basse que par le passé, principalement dans l'ouest de la France et en Normandie.

PAPIER D'EUCALYPTUS

On cherche de tous côtés le moyen de remplacer le bois dans la fabrication de la pâte de papier. Ici on propose des sarments, là le genêt, ailleurs le sorgho ; les plantes les plus variées aspireraient à se rendre utiles. M. de Launay a attiré l'attention sur les services que pourrait rendre l'eucalyptus, que l'on étudie à ce point de vue depuis quelques années en Espagne.

D'après les résultats obtenus, l'eucalyptus convient bien à la fabrication de la pâte des papiers d'impression. Il est d'autant plus utile de posséder de nouvelles sources de papier qu'en raison de la pénurie des textiles le tissage des fils de papier a pris une extension inattendue.

Les fils de papier ne servent pas seulement à la fabrication des sacs et emballages : on les emploie aussi à la place du jute. Mais alors il faut leur donner l'imperméabilité de celui-ci et c'est ce que l'on fait par des procédés divers. Ces tissus en papier imperméabilisé servent à fabriquer les câbles électriques et aussi à faire des courroies de transmission.

LE NOMBRE DES NÉBULEUSES

Avant l'application de la photographie à l'astronomie on connaissait moins de 10.000 nébuleuses. Puis on estima qu'il y en a au moins 120.000. Actuellement le chiffre paraît être de 500.000. Un astronome, dans un tout récent travail, donne le chiffre de 722.000, accessibles aux grands télescopes. Comme les plus faibles ne sont discernables qu'au centre de la plaque, on croit qu'en réalité il doit y en avoir plus encore, un million environ.

En 1858 on n'en connaissait qu'une seule. Ce qui montre l'importance qu'a pour les progrès de la science le perfectionnement de l'outillage. Certaines de ces nébuleuses s'éloignent de nous à raison de 120 kilomètres par seconde.

LA DIGITALE DES VOSGES

Les Vosges sont riches en digitale et cette plante y est fort belle. Aussi est-ce principalement dans les Vosges qu'on en fait la récolte.

La digitale existe pourtant dans les Alpes. Mais la pharmacie préfère celle des Vosges. Pourquoi ? C'est qu'elle est bien plus riche en principes actifs. Ce n'est pas une question d'altitude, mais de sol. C'est principalement sur les pentes des ballons de Servance et d'Alsace que se fait la récolte, pratiquée sous la surveillance de l'hôpital militaire. Cent kilos de plantes entières donnent 20 kilos de feuilles fraîches utiles, qui se réduisent par dessiccation à 3 kilos. Et 100 grammes de feuilles de digitale fournissent d'habitude 0 gr. 14 de digitaline. Cette année, le rendement a été presque doublé.



UN POISSON MIRACULEUX

Il y eut — selon la légende — un poisson dont l'espèce n'a pas été indiquée et qui, d'ailleurs, serait perdue, qui rendrait en ce moment de sérieux services au point de vue du ravitaillement. C'est le poisson dont se nourrissait saint Corentin. Voici ce que raconte de cet épisode l'auteur d'un livre sur la *Vie des Saints de Bretagne*. Il parle de la vie de saint Corentin. « Pour sa nourriture et sa sustentation en cette solitude, Dieu faisait un miracle admirable et continu, car il lui envoyait un petit poisson en sa fontaine, lequel, tous les matins, se présentait au saint qui en coupait une pièce pour sa pitance et le rejetait dans l'eau, et tout à l'instant il se trouvait tout entier, sans lésion ni blessure, et ne manquait tous les matins de se présenter à saint Corentin qui faisait toujours de même. »

Evidemment, avec un petit aquarium de ces poissons si pleins de vitalité et régénérant si vite les parties amputées, chaque famille aurait du poisson à discrétion, ou au moins en suffisance, et cela simplifierait le problème alimentaire.

LA CIRE DE LA CANNE À SUCRE

Les corps gras sont très recherchés. Aussi le Natal a-t-il profité de ce qu'ils sont si demandés pour établir une industrie nouvelle, celle de l'utilisation de la cire de la canne à sucre.

La canne à sucre est comme vernissée, cirée, ce qu'elle doit à la présence, dans l'enveloppe extérieure de la tige, d'une cire qui est de valeur égale à celle de la cire d'abeilles et de composition presque identique. Jusqu'ici on n'en faisait rien, mais un chimiste hollandais a inventé un procédé d'extraction qui a été expérimenté à Java et à Maurice.

Les tiges, après avoir été écrasées pour en extraire le sucre, sont traitées pour l'extraction de la cire. Ce qui reste est employé comme engrais des plantations de canne. La cire elle-même est employée par les fabricants de chaussures et de meubles ; elle est envoyée jusqu'à Londres. Il n'y a pas de raison pour que cette industrie ne s'établisse pas aussi dans les Indes occidentales et partout où la canne à sucre est cultivée. Le procédé d'extraction convenant à la canne à sucre conviendrait-il aussi au sorgho ? Car le sorgho, lui aussi, qui donne peu de sucre utilisable, donne de la cire.

UN ANIMAL À RÉPANDRE

C'est le fennec, d'après M. Pierre Crépin, qui a présenté à la Société d'Acclimatation un éloge justifié de cette très jolie petite bête. Le fennec est une sorte de petit renard, à élégant pelage et grandes oreilles amusantes à voir, ne griffant pas, s'apprivoisant très bien. Il est très propre et, en captivité, ne salit jamais meubles ou parquets. Au point de vue de l'alimentation il est facile : il mange de tout, viandes, œufs, légumes, insectes, fruits, souris. Aucune difficulté d'entretien. de ce chef, par conséquent.

Le fennec est grand destructeur de souris. Mais il respecte les oiseaux ; du moins il ne peut monter aux arbres tuer les petits dans les nids.

Indigène de l'Afrique du nord, le fennec semble y avoir été placé avec une intention providentielle. Car c'est un grand destructeur de sauterelles et criquets. Malheureusement quelque raison semble s'opposer à ce que le fennec y demeure assez abondant pour tenir tête aux criquets, car il n'existe pas en quantité suffisante. En France, il serait utile dans la lutte contre les souris et les hennetons. Et comme avec cela il est aimable, doux, silencieux, sans odeur, très élégant de pelage et d'allure, il aurait certainement beaucoup de succès. Naturellement il faudrait lui assurer un logis chaud en hiver : il est d'un climat plus chaud que le nôtre.

PHARES AUTOMATIQUES

Au cours des dernières années, il a été établi nombre de phares nouveaux le long de la côte du Queensland, en Australie, à l'intérieur du grand récif-barrière. Mais comme l'existence n'y est pas précisément saine, ni réjouissante, on a voulu éliminer le côté humain, autant que possible, par humanité précisément.

On a donc recouru au système Aga de phares non surveillés, de phares marchant tout seuls. Le combustible est de l'acétylène dissous dans l'acétone sous 10 atmosphères de pression et dix cylindres contenant chacun 117 pieds cubes de dissolution sont couplés. On les change une fois par an.

L'allumage et l'extinction des feux, c'est le soleil qui s'en charge, ou plutôt la lumière du jour. Dès que la lumière a une certaine intensité, elle agit sur un appareil très délicat qui ferme le robinet du gaz. Il est si délicat qu'on l'a vu fonctionner durant une tempête de pluie ayant obscurci l'atmosphère.

Le soir, dès que le jour baisse jusqu'à un certain point, l'obscurité rouvre le robinet et le gaz s'allume à une veilleuse permanente. Les lumières sont de 1.500 bougies, avec visibilité de 13 milles. Depuis que ces phares fonctionnent, c'est-à-dire depuis 1913, ils ont donné pleine satisfaction. Coûtant un peu moins cher que les phares surveillés comportant un gardien, ils coûtent infiniment moins d'entretien : moins de 1.000 francs par an au lieu de 15.000 francs environ.

GRAISSE DE MICROBES

La pénurie de matières grasses incite les chimistes allemands à en chercher de tous les côtés. Un de ceux-ci a imaginé de faire des cultures de matières en putréfaction (champignons, viande, poisson, foin, tourteaux, feuilles diverses, levure). Ces matières, après avoir bien pourri, sont triturées et additionnées d'eau, puis chauffées, et on recueille pieusement la graisse surnageante, ou bien on la précipite chimiquement.

A PROPOS DE DIABÈTE

Un médecin signale que, d'après ses observations, les femmes des diabétiques meurent assez souvent de cancer du tube digestif, en particulier.

On ne voit pas pourquoi le voisinage d'un diabétique provoquerait le développement du cancer. Aussi le médecin en question se demande-t-il s'il n'y a pas un même agent infectieux — hypothétique — déterminant à la fois le cancer et le diabète.

UN CHIEN QUI RECONNAIT LES AVIONS ENNEMIS

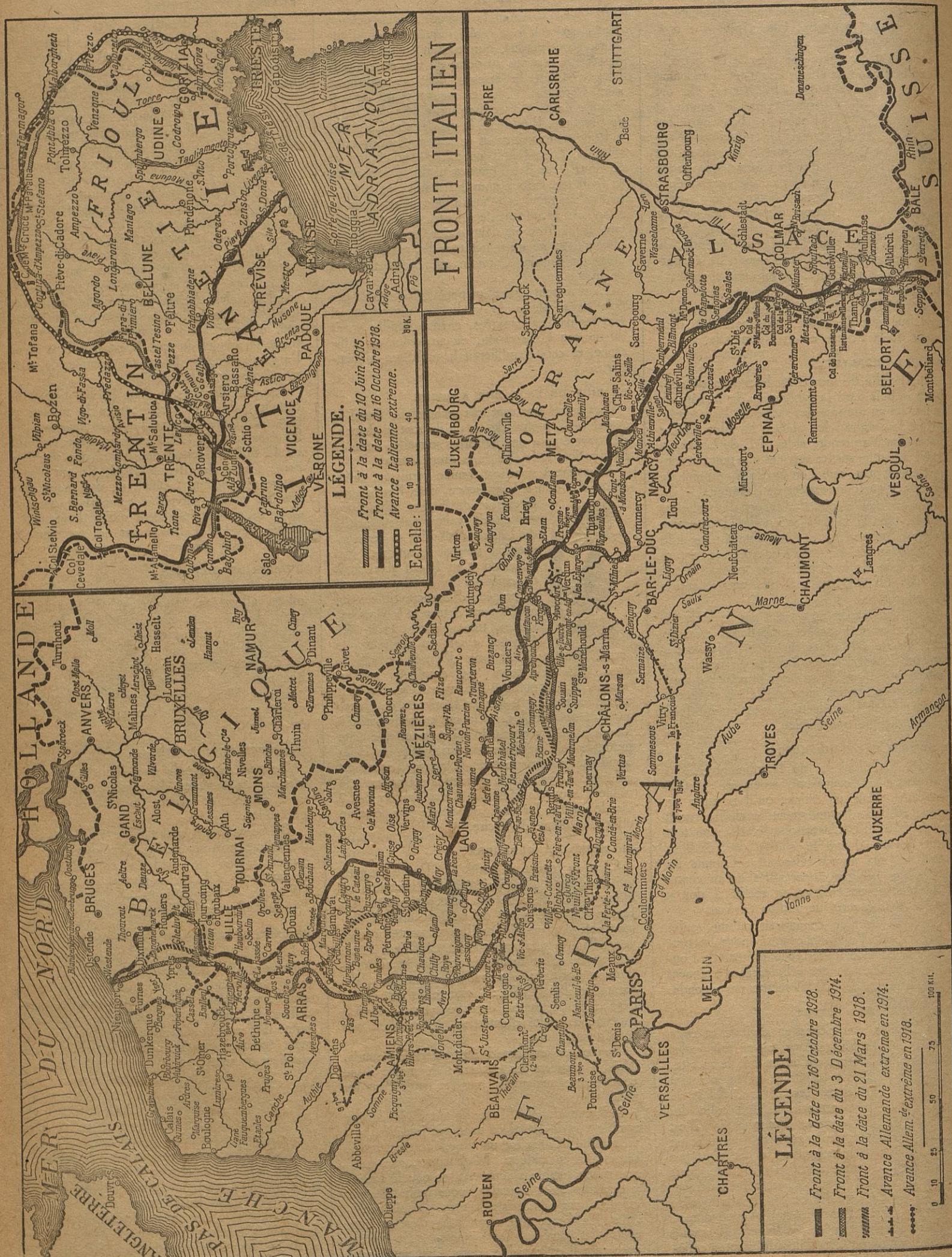
Un officier anglais cite une observation curieuse qu'il a faite récemment. Il était cantonné dans une ferme française voisine d'un aérodrome servant de port d'attache à des escadrilles de bombardement nocturne. Dans cette ferme il y avait un chien qui ne se laissait nullement émouvoir par les avions britanniques qui sortaient ou rentraient.

Un soir, durant le repas, il se mit à hurler et attira l'attention du mess. On sortit pour voir de quoi il s'agissait et on entendit fort bien des avions, qu'à leur ronflement on reconnaît aussitôt être des avions boches. Peu après ils lâchaient leurs bombes sur les champs voisins.

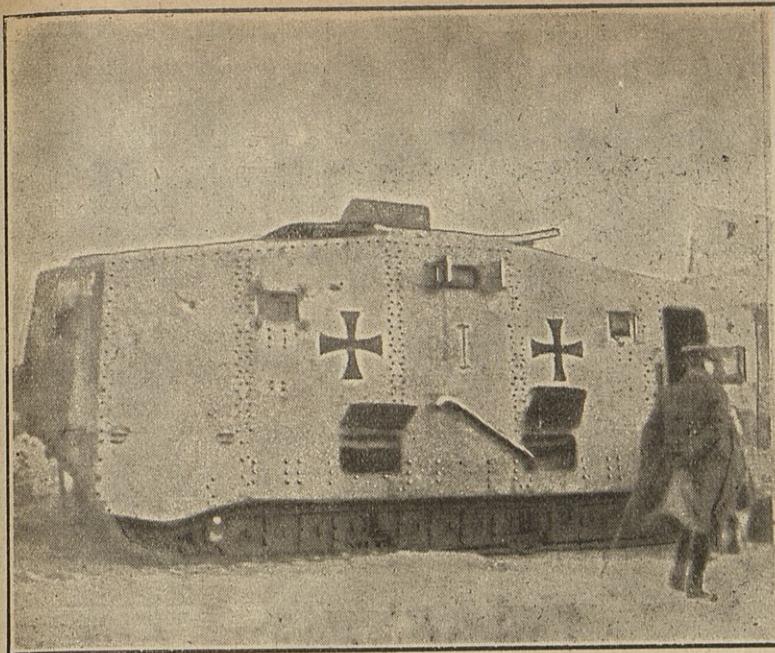
Le chien distinguait au bruit les avions boches des avions britanniques, et avait fait fonction de sentinelle, de guetier.

Le chien distingue le bruit des pas familiers du bruit des pas étrangers, sur terre ; il paraît de même distinguer les bruits familiers des bruits étrangers dans les airs. Pourquoi pas, au fait ?

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



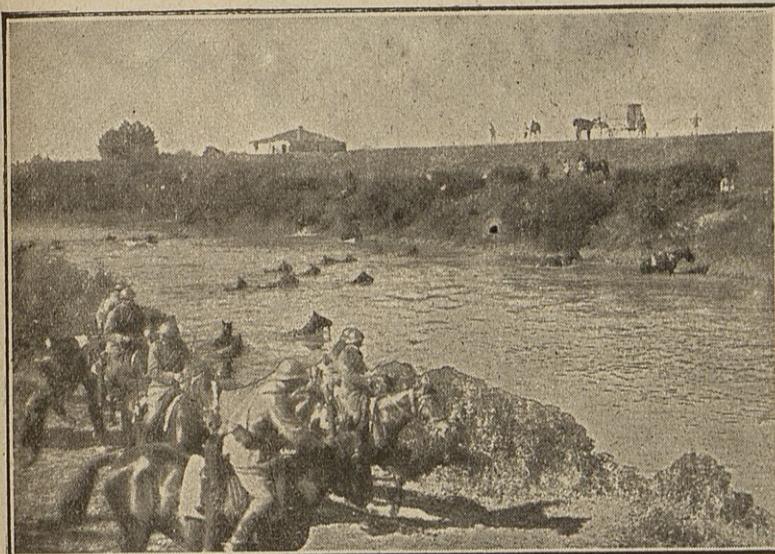
LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



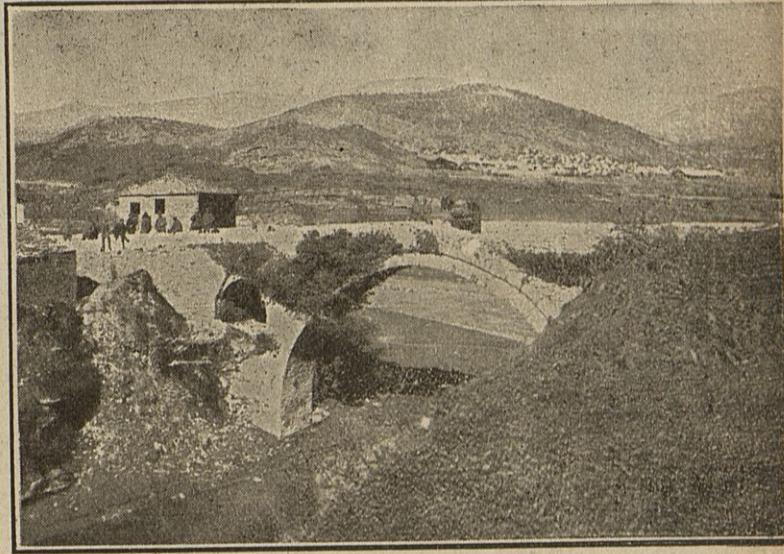
L'emploi des tanks n'a pas donné aux Allemands, à la bataille du Cambrésis, les résultats qu'ils en espéraient. C'est là que furent pris les deux que voici.



Dans la construction de ces appareils les Allemands ont sacrifié la vitesse aux dimensions et à la puissance défensive ; leurs tanks sont lourds, difficiles à conduire.



Les Italiens chassent peu à peu les Austro-Allemands d'Albanie, où il faut lutter contre la nature autant que contre l'ennemi. Les Italiens ont dû passer à la nage les fleuves qui leur barraient le chemin, car, si les ponts sont pittoresques, comme celui de Chiusura, sur la Vojussa, que l'on voit ici, ils sont rares et, la plupart du temps, minés.



SUR LE FRONT ORIENTAL

FINLANDE. — Le 9 octobre, la Diète de Finlande procédait à l'élection d'un roi : le prince de Hesse était élu, mais contre le gré d'une partie de l'assemblée, agrariens et républicains n'ayant pas pris part au vote. On commençait aussitôt à voir surgir dans le pays des difficultés imputables à cette élection. D'abord, les victoires de l'Entente ayant retenu jusqu'à Helsingfors, on s'apercevait que la tutelle germanique devenait de plus en plus lourde et on se rendait compte que la présence du prince de Hesse sur le trône ne contribuerait point à l'alléger. D'ailleurs, les Boches commençaient à retirer leurs troupes, ce qui donnait de l'assurance aux partis libéraux. On n'était pas sûr, même, que le prince accepterait définitivement la couronne. Quoi qu'il en soit, le gouvernement français a fait notifier, le 13, au cabinet d'Helsingfors que, s'il avait reconnu — le premier — l'indépendance de la Finlande, ce n'avait pas été pour la voir se donner pour maître un prince boche et qu'il rompait les relations diplomatiques avec le gouvernement finlandais.

SERBIE-ALBANIE. — Les alliés continuent à chasser de Serbie et d'Albanie les Autrichiens. Les Serbes s'emparaient, le 12 octobre, de Nisch où ils faisaient des prisonniers et capturent du matériel. Cette ville est, en pleine Serbie, l'ancienne capitale de la Macédoine turque. Les Serbes se sont étendus bien au nord de la ville. Les Français, le même jour, occupaient, en haute Serbie, Prizrend et Mitrovitz. La cavalerie française est entrée, le 15 octobre, à Pirot. A la date du 8, les Grecs avaient occupé Drama, Cavalla, Pravi, Demir-Hissar que les Bul-

gares avaient complètement pillés et ruinés. Les Bulgares ont, du reste, en évacuant la Macédoine orientale, enlevé, malgré les conditions de l'armistice, les bestiaux, les provisions, les meubles des habitants, jusqu'au matériel de chemin de fer.

En Albanie, les Italiens ont occupé, le 15, Durazzo et, le 14, Tirana.

SYRIE. — On a eu de nouveaux détails sur la prise de Beyrouth. Des vaisseaux de guerre français et britanniques entrèrent dans le port le 6 octobre et trouvèrent la ville évacuée par l'ennemi. Le lendemain, arrivaient des automobiles blindées britanniques précédant l'infanterie et la cavalerie : des détachements britanniques et indiens occupèrent la ville dont les habitants les reçurent avec enthousiasme. Le nombre total des prisonniers faits par le corps expéditionnaire égyptien, non compris ceux qui ont été faits par les armées arabes, dépasse 75.000 et l'on estime que, des trois armées turques qui furent engagées dans les opérations de Palestine et de Syrie, il ne se serait échappé que 17.000 hommes dont 4.000 combattants.

La chute de Beyrouth équivaut à l'effondrement du principal point d'appui des Austro-Turcs en Syrie.

On apprend, le 16, que des autos blindées du corps expéditionnaire ont pénétré, le 9 octobre, dans Baalbek, l'ancienne Héliopolis, à 80 kilomètres de Damas. Le 13, Tripoli-de-Syrie était occupé. C'est à 65 kilomètres au nord de Beyrouth un port important, l'une des « échelles du Levant » les plus fréquentées. Le 15, les Britanniques prenaient possession de Homs, ville de 25.000 habitants et station de la ligne Damas-Alep, à 70 kilomètres de la côte et à 350 de Jérusalem. Comme la Palestine, la Syrie sera bientôt entièrement perdue pour les Turcs.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 209 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 11 et intitulé : « Avec les Américains dans l'Argonne » (document du bas).

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Ensemble des surfaces récupérées
en FRANCE, BELGIQUE ET ALSACE-LORRAINE
depuis l'extrême avance allemande en 1914.

FRANCE

Frontière 4.000 Kil²
Surface envahie en 1914-41.000 Kil²

Totalité des Terrains
reconquis par les Alliés
du 9 au 16 Octobre.

FRANCE 3.150 Kil²

BELGIQUE 250 Kil²

BELGIQUE

Frontière 29.000 Kil²
Surface envahie en 1914-29.000 Kil²

Résultat 3.400 Kil²

ALSACE-LORRAINE

Frontière 30.000 Kil²
Surface restant à récupérer 13.400 Kil²

ALSACE-LORRAINE

Frontière 27.600 Kil²
Surface restant à récupérer 28.150 Kil²

FRANCE

Frontière 14.500 Kil²
Surface totale 14.000 Kil²

Terrains reconquis 5.250 Kil²

Terrains perdus 3.150 Kil²

Résultats 250 Kil²

Frontière 850 Kil²
Surface restant à récupérer 800 Kil²

Frontière 900 Kil²
Surface avancée allié en 1914 250 Kil²

Frontière 600 Kil²
Surface restant à récupérer 1.000 Kil²

